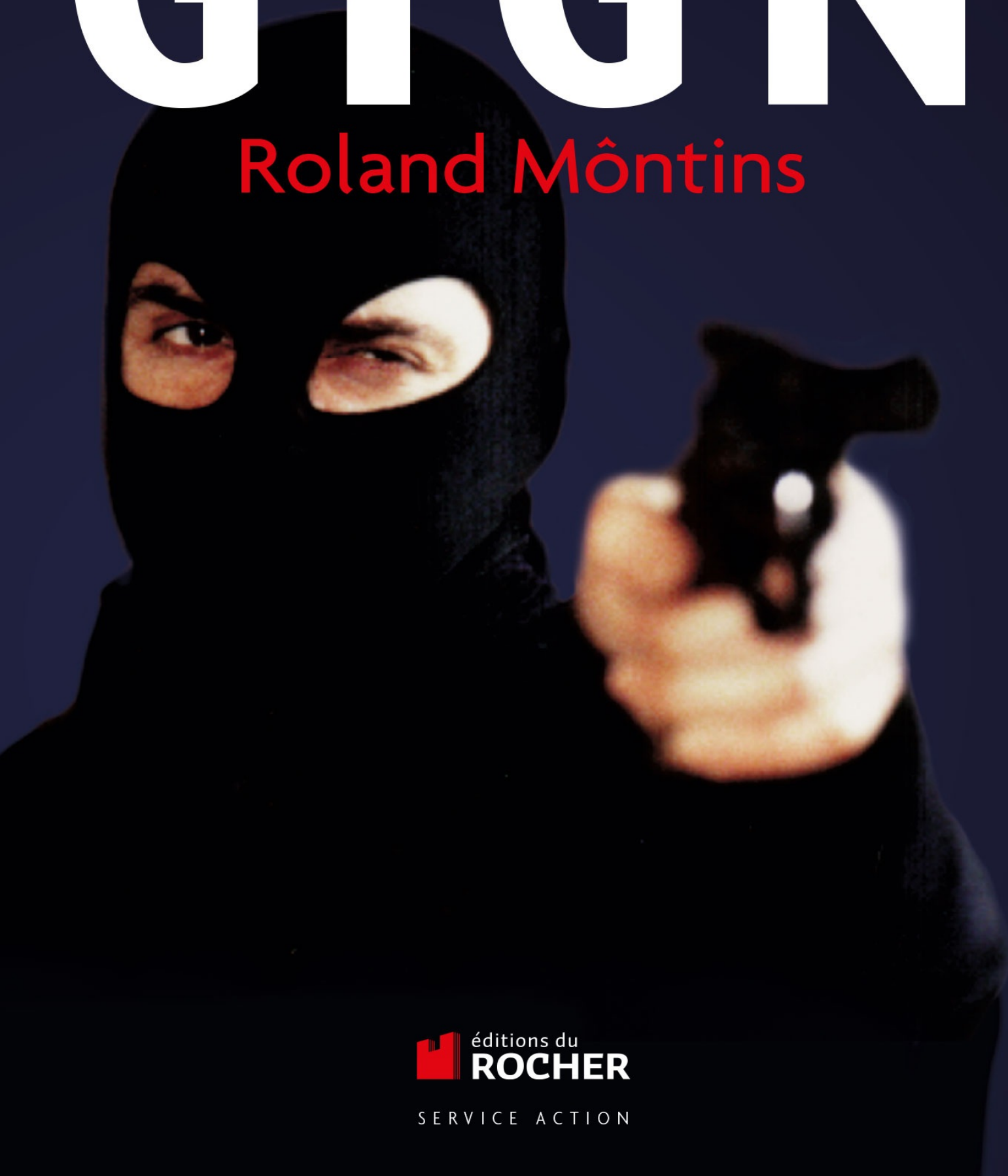


DANS L'OMBRE DU

GIGN

Roland Mõtins



éditions du
ROCHER

SERVICE ACTION

Dans l'ombre du GIGN

Roland MÔNTINS

**Dans l'ombre
du GIGN**

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les blessures. J'ai pris des mesures, analysé... Ma conclusion, c'est que les personnes ont été tuées par du gros calibre. Mais je ne sais pas encore de quelles balles il s'agit. Il faudrait faire une autopsie et...

– Je connais ce type de blessures, coupe Rodgers. Les personnes ont été tuées par de la Brenneke ! Elle est utilisée pour tirer du gros gibier, genre sanglier ou cerf avec des fusils de calibre 12...

Rodgers ne laisse pas le temps au légiste de réagir. Le spécialiste de l'autopsie, est passé d'un seul coup de la grimace du binoclard mal voyant à la stupeur. La bouche en accent circonflexe. La réflexion de Rodgers est un peu sèche mais il n'a pas de temps à perdre. Il est comme ça, son caractère est franc et direct, il n'a jamais vraiment su mettre les formes pour s'exprimer. Le plus important pour lui est d'aller à l'essentiel, tout le reste, selon ses dires, c'est du baratin. Rodgers est concentré et ne pense qu'à une seule chose : l'action.

Il se retourne vers ses hommes.

– Il me faut une équipe de six au quatrième étage et une autre au deuxième. Je vois mal une femme âgée utiliser un fusil de chasse, c'est sûrement l'homme qui a tiré. D'après le voisinage, ce sont des gens simples, sans histoire. Un petit détail cependant me fait penser qu'il a tué sa femme...

– Comment tu sais ça, Rod ? l'interroge l'un de ses hommes.

– Une intuition. Je m'explique. Aux dires des voisins, sa femme le traitait comme un chien. Lui est décrit comme un homme bon et doux, elle comme un être abject et ignoble. Il y a d'abord ce premier coup de feu, étouffé. Il a dû tirer à travers un coussin pour tuer sa femme. À mon avis, après ça, il est devenu fou. On va essayer de le récupérer vivant, sans trop prendre de risques. Attention les gars, il tire de la Brenneke. Trois morts déjà, ne l'oubliez pas !

Rodgers est un athlète de quarante-cinq ans, il mesure 1 m 80 pour 85 kg de muscles. Son faciès, taillé à la hache, est sublimé par un regard vif et perçant. Un physique à la Charles Bronson. Il est marqué par sa longue carrière. Il vit ses derniers mois au GIE. Il aura passé presque la moitié de sa vie dans deux unités. Quinze ans au GIGN et six ans au GIE. Vingt et un ans de son existence à sauver des vies au détriment de la sienne. Un parcours professionnel hors normes. Une retraite bien méritée se profile à l'horizon. Malgré son caractère bourru, il est admiré et apprécié de tous. Il se comporte comme un vrai chef, car l'intérêt de ses hommes passe toujours avant le sien. C'est sa façon de faire, sa façon de voir les choses et c'est aussi son mode de vie. Dans l'unité, il est connu pour être « Rod, l'ancien du GIGN ». La référence suprême pour tous.

Les hommes sont prêts. Quinze en tout, répartis en deux équipes de six dans la cage d'escalier ainsi qu'un trinôme en couverture à l'extérieur. Avant de se rendre aux postes désignés, Rodgers explique à tous ses équipiers le dispositif qu'il a mis en place. Le plan de l'appartement est dessiné sur un grand tableau blanc où la position des tireurs est mentionnée. L'entrée de l'appartement permet d'accéder à la cuisine à gauche et au salon à droite. Au bout du couloir, deux chambres, une salle de bains ainsi qu'un grand placard mural.

– Messieurs, j'ai placé les tireurs ici, là et là. Ils sont éloignés les uns des autres pour avoir des angles de vues différents et augmenter ainsi les possibilités de tirs. Le premier est positionné sur le toit terrasse en face de l'immeuble où habite le forcené. Le deuxième se trouve dans un appartement situé au même niveau dans un bâtiment situé à plus de cent quatre-vingts mètres, avec une vue parfaite sur la baie vitrée du salon. L'action des tireurs est compliquée par la présence d'un rideau. Le troisième couvre l'arrière de l'immeuble d'où l'on

aperçoit les fenêtres des chambres. Malheureusement, les volets sont fermés.

La voix de Rodgers est calme, chaque mot est pesé, pas de superflu. Les hommes l'écoutent avec vigilance. Après avoir marqué une pause pour donner plus de poids à ses mots, il reprend la parole en regardant son adjoint.

– Une équipe s'installera au deuxième, une autre au quatrième, de façon à prendre le forcené en tenaille. L'équipe qui doit se placer au quatrième sera emmenée par Brake. Elle passera par l'entrée n° 2, montera sur le toit puis accédera à la cage d'escalier n° 3, celle du forcené. Elle s'installera discrètement. Lorsque le moment sera venu, c'est Wesmull qui ouvrira la porte à l'explosif. Pour ma part, j'emmènerai l'équipe d'assaut dans l'escalier menant à l'appartement. C'est bon pour tout le monde ?

Un acquiescement général parcourt l'assistance prête à l'action. Rodgers regarde Brake.

– Vas-y mon pote, tu peux emmener tes gars.

Sans perdre de temps, l'équipe de Brake s'ébranle. Celle de Rodgers monte les marches et s'arrête à un demiétage de la porte d'entrée du forcené, à l'endroit même où reposaient les corps du pompier et du policier. Le sol est maculé de sang coagulé collant sous leurs pas. Les hommes du GIE sont au cœur d'un tragique décor, prêts à intervenir pour stopper la folie meurtrière d'un individu qui ne sait plus sur qui il tire.

La progression est lente car elle doit être réalisée le plus silencieusement possible. Le binôme de tête est constitué de deux hommes d'expérience, Michel et Romain. Michel est un boxeur de haut niveau, fin technicien et rude combattant. Respecté en tant que maître à boxer par tout le personnel du Groupe, il a acquis dans le domaine de l'intervention une riche expérience. Romain est son binôme, ils interviennent toujours

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rodgers est agréablement surpris de revoir Alain, alias « Bruce », qui vient lui rendre visite, comme le font beaucoup d'anciens.

– Alain, je suis content de te voir !

Après une franche et sincère accolade, Alain observe les galons sur la poitrine de son ancien équipier.

– Putain... Le gonze Rodgers... Commandant ! Félicitations, mon pote. Cela fait au moins dix ans qu'on ne s'est pas vu. Juste avant que les connards foutent notre unité en l'air ! Quand je t'ai quitté, tu venais juste de passer lieutenant et maintenant... quatre barrettes. Bravo mon pote, ça me fait plaisir !

– Comment vas-tu ?

– Je pète la forme... Ça marche, votre truc européen ?

– Je te présente mon adjoint, le capitaine Brake.

– Salut Brake, on ne se connaît pas. Tu étais où avant ?

– J'étais en Angleterre, au SAS, c'est pour ça... On a été dissout nous aussi.

Alain se présente aux trois jeunes hommes qui le regardent avec étonnement et admiration. Puis Rodgers vient se placer à côté de lui, une main sur l'épaule, en s'adressant à ses coéquipiers.

– Messieurs, vous avez devant vous un monument. C'est lui qui m'a formé et qui m'a tout appris. Il a participé à l'assaut de la prise d'otages à Ouvéa en 1988 et aussi à celle de l'Airbus à Marignane en 1994. C'était sa dernière intervention et pour moi, la première.

– Hé, les gars, répond Alain, vous avez du bol. Il est un peu rude, mais j'avais tout de suite vu que c'était un leader... Au fait, c'est qui ton patron ?

– Le colonel Daniel Savedje. Il commande les dix Groupes d'intervention du GIE. Ça fait plus de deux cents hommes.

– Dix Groupes... Putain ! À l'époque, il n'y en avait que trois... Tiens, vous avez des canapés en cuir ? Nous, on posait notre cul sur des bancs en bois. Eh, vous avez les miches en peau de gazelle, les mecs !

Tout le monde sourit.

– Tu n'as pas changé, s'exclame Rodgers. Tu as toujours la même répartie.

– Ben oui, qu'est-ce que tu veux, on ne se refait pas. Il sort d'où ton... Savedje ?

– Il a la double nationalité, français et américain. C'est un type extraordinaire.

– Mais est-ce qu'il a déjà défoncé une porte avec une masse ?

– Je ne crois pas. Sur l'ordinateur peut-être... Avec le mulot ! Mais tu sais, ça a beaucoup changé depuis ton époque. On est plus de mille au GIE en France.

– Mille ? On était cinquante quand je suis entré au GIGN...

– Il y a plus de trente ans... C'est fini tout ça. Tout a été compartimenté. Il y a la cellule intervention, la protection rapprochée, l'observation, la sécurité des sites sensibles comme les centrales nucléaires. Sans parler de toute la partie administrative. Ils sont presque 200 je crois !

Après cette sympathique discussion, Rodgers et Brake se dirigent vers la sortie.

– Désolé, Alain mais on doit partir et se préparer. On va faire une mission que tu n'as jamais faite. Je pense que ça ne t'aurait pas convenu.

– Ah oui ? C'est quoi ?

– On va assurer la protection rapprochée du ministre de la Défense. On l'accompagne pour ses vacances qui vont durer un mois. On part cet après-midi à Palma de Majorque.

– À notre époque, on ne faisait pas ces conneries-là. Ce

n'est pas bon de se mélanger avec les politiques. Bon, amusez-vous bien ! Eh... Rodgers ! Ne lèche pas trop les miches du ministre, tu risques d'attraper des boutons.

Un grand rire s'ensuivit.

La mission de protection du ministre de la Défense est particulière. Habituellement, c'est la police nationale qui assure sa garde rapprochée en France. Il y a quelques années, le ministre était venu à la caserne du GIE pour assister à une démonstration. Il avait fait la connaissance de Rodgers. Impressionné par l'homme, il a voulu qu'il s'occupe de sa sécurité à l'occasion de ses déplacements privés. Normalement, le GIE ne détache pas de personnel pour des missions de ce type, mais le ministre a beaucoup insisté. Il était difficile de refuser.

Avant de partir en mission, Rodgers et Brake effectuent une séance de tir pour tester tous les calibres qu'ils vont emporter. Ce dernier entraînement est nécessaire pour vérifier les éléments de visée ainsi que le bon fonctionnement des lasers et des lampes torches fixées aux armes. Rodgers est non seulement un artiste boxeur mais c'est aussi un champion de tir. Avec son Manurhin, il est capable de réaliser de véritables prouesses. Il peut toucher un téléphone portable à plus de 50 mètres, ce qui est, avec un revolver, une remarquable performance. Brake préfère les petits pistolets automatiques compacts, avec visée laser type Glock ou Sig. Rodgers garde toujours sur lui son 357 Magnum, qui est beaucoup plus précis qu'un automatique. C'est avec une certaine fierté qu'il le porte en opération. Un jour, des gars de son Groupe ont dit en plaisantant qu'il devait coucher avec. Quand Rodgers l'a su, il a esquissé un sourire en coin puis il a réuni le Groupe 2 et a expliqué à tout le monde pendant des heures l'histoire de ce Manurhin. Plus personne n'a ensuite plaisanté sur le sujet.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cordiale. Laetitia est photographiée sous tous les angles. Surprise par cet accueil, elle sourit en prenant des poses de starlette. Conscient que son épouse oublie son statut de femme de ministre, celui-ci lui prend la main et la présente à Montoya. Très nature, elle embrasse l'Espagnol comme un ami. Ce dernier est surpris, lui qui s'attendait à effectuer le baisemain protocolaire.

Le Français et son épouse prennent place dans une limousine encadrée par deux véhicules de police. Trois motards les précèdent. Le convoi emprunte une route sinueuse bordée de palmiers. Quelques instants plus tard, il arrive dans la cour d'un hôtel de luxe situé le long d'une plage. Le personnel se saisit des valises et les emporte dans les chambres. Rodgers remarque un discret dispositif de sécurité autour de l'hôtel.

Les deux ministres discutent dans le hall. Laetitia les regarde bouche bée. Les gardes du corps espagnols observent la jeune nymphette. Rodgers imagine ce qui traverse leur esprit excité.

Avant de partir, le ministre espagnol flatte Laetitia pour sa beauté, elle sourit en se tortillant.

Puis les Français se dirigent vers l'ascenseur. Le ministre appuie sur le bouton 8. Dernier étage. Laetitia observe Rodgers qui porte une mallette noire en cuir :

– Qu'est-ce que vous avez dans votre petite valise ?

– Ma trousse de toilette, Madame ! répond très sérieusement Rodgers.

Brake et le ministre sourient. Imperturbable, Rodgers regarde devant lui, il a compris que les soi-disant vacances à Palma seront tout sauf des vacances. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un somptueux couloir qui mène à la suite royale. Le ministre est l'invité du gouvernement espagnol, il a droit à l'appartement le plus luxueux de l'hôtel.

Rodgers s'adresse à lui :

– Si vous le permettez, nous allons dépoussiérer la suite.

– Vous croyez ? Ce n'est pas nécessaire !

– Il serait gênant que soient filmées et enregistrées des conversations privées ou d'autres choses... Vous voyez de quoi je veux parler ?

– Qu'est-ce qu'il dit ? On va être attaqué, s'affole Laetitia.

– Non ma chérie, ne t'inquiète pas, c'est de la technique...

Rodgers, vous m'étonnerez toujours. Mais c'est pour ça que je vous emmène avec moi. C'est bien, allez-y, pas de problème.

– Ça vient de ma formation, dans ma première unité. Toujours anticiper, pour éviter les problèmes, explique-t-il.

À l'intérieur de la suite, les deux hommes du GIE commencent le « dépoussiérage ». Brake ouvre une mallette et se saisit d'un appareil de la taille d'un iPad. C'est le système Oscan Gold (corrélateur et analyseur spectral). Le top de la technologie en matière de détection électronique. Cet appareil a la capacité de rechercher des systèmes dormants, type micro ou caméra, en envoyant des signaux qui les excitent et les fait réagir. Il est composé d'un écran tactile qui permet de visualiser toutes les fréquences audio et vidéo émises. Il faut moins de dix minutes pour sécuriser un appartement alors qu'auparavant, il fallait plus d'une heure. De son côté, Rodgers est équipé d'une caméra thermique miniature. Comme le ferait un radio-logue pour une échographie, il visualise l'intérieur des murs et des cloisons. Après avoir tout analysé, les appareils de détection ne décèlent aucune anomalie. Sous le regard impressionné de Laetitia, Rodgers invite le couple à prendre possession des lieux.

– Voilà Monsieur le ministre, c'est propre !

– Messieurs, précise le ministre, nous allons rester dans notre suite. Demain à 11 heures, nous irons à la plage. Vous

prendrez la tenue adéquate. Bonne soirée, mes amis.

Rodgers et Brake sont satisfaits de cette ambiance chaleureuse. Une bonne nouvelle pour eux : la police espagnole, en plus de la sécurité extérieure, a placé une garde statique à l'étage. On craint le terrorisme de l'ETA, qui n'hésite pas à s'attaquer aux personnalités françaises accusées de pactiser avec leur ennemi de Madrid. Pour Rodgers, la présence policière espagnole ne change rien. Lorsqu'il protège le ministre tel un ange gardien, il ne dort que d'un œil avec son Manurhin sous l'oreiller. La chambre qu'il partage avec Brake est pratiquement en face de la suite royale. C'est une chambre de luxe, avec une grande télé, un bar et deux lits spacieux à l'américaine. Une baie vitrée offre une magnifique vue sur la mer. Ils s'installent tranquillement, s'amusant à se remémorer les anecdotes de la journée : les 50 000 euros dans un sac, le champagne millésimé, le malaise à Villacoublay, le colonel de la base, et bien sûr, la pulpeuse Laetitia.

Rodgers ouvre sa fameuse mallette. À l'intérieur se trouve un pistolet mitrailleur HK MP5 K sur lequel est monté un silencieux. Ce pistolet de calibre 9 mm est la version raccourcie du MP5 classique. Il permet de tirer au coup par coup ou par rafales de trois coups ou en continu. Équipée d'un laser et d'un chargeur de trente cartouches, cette arme est particulièrement redoutable. Rodgers vérifie les différents éléments de « sa trousse de toilette ». Il la referme avec un sourire de satisfaction. C'est maintenant l'heure de dormir. Mais Rodgers n'y arrive pas, il tourne et se retourne dans son lit, il pense à la femme du ministre. Que leur réservera-t-elle pour leur première journée à l'hôtel ? Laetitia l'inquiète, elle peut sans le savoir faire prendre des risques au ministre.

Le lendemain, les deux hommes prennent le petit-déjeuner dans leur chambre. À l'heure prévue, ils se préparent à accueillir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ils traversent le stand et s'arrêtent près des cibles juste devant la butte de tir. Rodgers sort de la poche de sa combinaison un petit plateau en argile jaune qu'il fixe au centre du gilet pare-balles de son ami. Ce plateau de 10 centimètres de diamètre est la cible. Cet exercice est dénommé « le tir de confiance » et il porte bien son nom. Il s'exécute à 15 mètres par tous les membres du GIE qui, après leur formation de tireur d'élite, valident ainsi leur aptitude à la maîtrise de l'arme de poing. Rien de tel pour combattre le stress et renforcer le capital confiance de ses équipiers lors d'une intervention.

Mais cette fois, Rodgers s'éloigne un peu plus et s'arrête à 25 mètres. Brake a enfilé le gilet pare-balles et placé un casque antibruit sur les oreilles. Il se protège aussi les yeux avec une paire de lunettes spéciales pour éviter un éventuel retour d'éclats du plateau en terre cuite. Il a mis ses mains dans le dos et ne bouge plus. L'éclairage des spots juste au-dessus de sa tête dessine d'inquiétantes zones d'ombres sur son visage qui n'exprime pas de doute, mais pas de joie non plus. Il pense simplement que Rodgers est un peu loin, mais il ne fait aucune remarque. Il a confiance en son ami.

Rodgers est droitier et c'est naturellement avec cette main qu'il brandit un Smith & Wesson de calibre 44 Magnum. Bien droit sur la ligne des 25 mètres, il regarde avec la plus grande concentration le plateau fixé au centre du gilet pare-balles. Pour corser la difficulté, Rodgers passe lentement son Smith & Wesson de la main droite à la main gauche. Puis il se place de profil, l'épaule gauche en avant. Brake a vu le changement de main et espère qu'il va arrêter là et ne pas se bander les yeux ! Rodgers prend plusieurs inspirations pour faire le vide. Avec son casque antibruit sur les oreilles, il n'entend plus rien. Mais à l'intérieur de son corps, une musique l'interpelle. La résonance des battements de son cœur revient comme un écho dans son

oreille interne. Le cadencement de son muscle cardiaque qu'il maîtrise le rassure. La première fois qu'il a réalisé cette épreuve, son cœur devait battre à plus de 100. Aujourd'hui, il sait qu'il est à moins de 60 pulsations, malgré le stress lié à ce genre d'exercice. Son bras gauche est tendu vers le bas, à environ 45 degrés.

Après avoir soufflé une dernière fois, il lève rapidement son bras armé en direction de Brake. Il ne prend pas tout de suite sa visée sur la soucoupe d'argile. Il vise volontairement à un mètre à côté de son ami.

Ce moment est très important, car c'est en toute sécurité qu'il peut, dans une dernière inspiration bloquée, relever avec son pouce gauche le chien de l'arme. Puis, par un mouvement latéral rapide, il décale son bras. Il vise maintenant la petite cible jaune qui paraît minuscule à cause de la distance. Il est en apnée. Les battements de son cœur s'accélèrent légèrement.

L'instant suivant est crucial. C'est la phase finale du tir. Le lâcher du coup. Quelques centaines de grammes exercés sur la détente libèrent le percuteur qui frappe l'amorce de la cartouche. Cette action provoque l'inflammation, puis l'explosion de la poudre à l'intérieur de la douille. Le projectile est alors propulsé à plus de 450 mètres par seconde.

Le plateau d'argile est pulvérisé en une centaine d'éclats. Sous l'impact de la balle, Brake encaisse l'onde de choc. Il est légèrement déséquilibré vers l'arrière. Rodgers expulse l'air qu'il avait bloqué pendant ce court temps de visée, cinq à six secondes au plus. Il se dirige vers Brake. Les deux amis se serrent la main en souriant.

– Je voulais que tu te rappelles de notre dernière séance de tir ! C'est mon cadeau de départ !

– Putain... Ça, c'est sûr que je vais m'en rappeler ! Et avec la main gauche...

La journée se termine tranquillement à la salle de détente. Le léger couinement du ventilateur ramène quinze ans en arrière Rodgers, à l'époque du GIGN. Il se souvient de ses potes : Michel, le Gitan, Bull, Philippe, Mike, Bourrin, Puce, le Gros et les autres. Même s'il a réussi l'exploit de sauvegarder la mentalité et l'esprit de son ancienne unité, maintenant, le GIGN est bien fini ! Il s'en va et plus personne ne sera là pour raconter des anecdotes comme il sait si bien le faire. L'âme de cette prestigieuse unité partira avec lui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'après son nettoyage au retour de Palma de Majorque, les moutons sont revenus sous les radiateurs. Ils font partie de la famille, ils sont comme des cousins qu'il chasse de temps en temps. Ils allaient bientôt changer de locataire, voire disparaître, si une fée du logis s'en occupe sérieusement. Rodgers va directement dans la chambre et s'offre une courte sieste bien méritée. Il est presque quinze heures lorsqu'il est réveillé par la cafetière qu'il avait programmée. En tenant sa tasse à deux mains, il souffle sur le liquide brûlant, le regard ailleurs. Les souvenirs défilent dans sa tête... Il est soulagé de prendre sa retraite. Il est encore jeune, il a le temps de profiter de la vie.

Une heure plus-tard, il retrouve Brake en bas de l'immeuble, au volant du 4x4 Mercedes. Ils se demandent ce que veut le ministre.

Trente minutes plus tard, celui-ci les accueille en les appelant, comme d'habitude, mes amis...

– Savedje m'a dit que le GIE avait arrêté trois dangereux criminels cette nuit ?

– Une bande de truands qui avait gravement blessé un gendarme il y a trois semaines, lui répond Rodgers.

– Très bien... Au fait, le ministre de la Santé m'a appelé, un médecin s'est plaint. Vous avez été personnellement nommé. Vous auriez eu des propos incorrects envers lui. Je m'en suis occupé, l'affaire est classée et je ne veux pas en savoir plus. Mais ce n'est pas pour ça que je vous ai fait venir.

– Merci, Monsieur le ministre.

– Mon ami, le prince Aziz, ministre du pétrole d'un État du golfe persique et fils de l'émir qui dirige le pays, va arriver en France. Habituellement, c'est la police qui s'occupe de sa sécurité. Mais là, il voudrait quelque chose de plus musclé. Et c'est pourquoi j'ai pensé à vous.

– Combien de temps va durer la mission ? demande Rodgers.

– Quatre ou cinq jours maximum. Je sais que vous êtes à la retraite à la fin du mois, mais je vous le demande comme un service. De plus, le prince est très agréable. Vous n’allez pas le regretter.

– Il arrive quand ce prince ?

– La police le récupère cette nuit à Orly. Vous avez rendez-vous chez lui demain matin à 10 heures.

Vaguement contrarié, Rodgers attrape le dossier que lui tend le ministre. En sortant du bâtiment, il a sa tête des mauvais jours. Il vient de se faire piéger et il n’aime pas ça. Pendant le trajet de retour, il constate qu’ils n’ont pas eu droit au champagne. C’est la première fois que ça arrive. « C’est bizarre », dit-il à Brake. Il a aussi trouvé le ministre pensif. Ce n’est quand même pas à cause de cette histoire avec le médecin ? Ou alors, peut-être a-t-il des problèmes avec sa blonde ? Cela ne serait pas étonnant. Rodgers a les mâchoires serrées, le menton légèrement vers l’avant et le visage fermé comme une huître. Brake le connaît bien et devine ses pensées :

– Ne fais pas cette tête, Rod. Il faut voir les choses du bon côté. On va encore passer cinq jours ensemble, c’est super, non ?

– Je me suis fait niquer par le ministre. Tout ça, à cause d’un connard ! Rodgers ne parle plus jusqu’au retour à la caserne. Les deux amis se quittent en se donnant rendezvous le lendemain. Le chef de Groupe aurait préféré finir sa carrière autrement que par une mission de protection rapprochée.

Le lendemain, curieusement, il se lève de bonne humeur. La nuit a presque toujours un effet bénéfique sur ses petites contrariétés. Il retrouve Brake à la salle de détente. Ils dégustent un café, accompagné de délicieux croissants. Puis ils préparent le matériel pour la mission. Rodgers ne le sait pas encore, mais ce qui l’attend va dépasser tout ce qu’il aurait pu imaginer. Ce sera le clou de sa carrière !

Après leur habituel gymkhana dans le flot de la circulation parisienne, ils arrivent à l'hôtel particulier du prince avenue Montaigne, l'un des endroits les plus chics de Paris. Rodgers se présente devant une grande porte cochère. Il appuie sur l'interphone et s'annonce. À l'ouverture de l'épaisse porte en bois, ils sont accueillis par un homme de type méditerranéen.

– Bonjour, Messieurs, je suis le régisseur. Le prince Aziz n'est pas là, il est parti avec les messieurs de la police.

– Comment ça, avec la police ? Vous savez où ils sont ?

– Ils sont partis chez un marchand d'armes à Paris. Gastine... Quelque chose comme ça.

– Gastine Requette. C'est bon, Rod, je sais où c'est, affirme Brake.

Ils remontent en voiture. Rodgers se demande pour-quoi les policiers sont avec le prince. Il n'aime pas prendre le relais par un autre service que le sien. Un peu agacé, il prend le volant et remonte rapidement les Champs-Élysées. Pour détendre l'atmosphère, Brake lui pose une question :

– Comment on l'appelle, le prince ?

– M^ôssieur, bonjour M^ôssieur !

– Arrête de déconner, on arrive bientôt au magasin.

Rue Franklin-Roosevelt. La Bentley du prince est garée devant l'armurerie. Rodgers s'arrête derrière la luxueuse voiture. En passant devant la vitrine, il aperçoit un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, très bien habillé. Un peu à l'écart, deux hommes, la cinquantaine bedonnante, attendent. Ce sont les seules personnes de la boutique. Brake et Rodgers comprennent tout de suite qu'il s'agit de la protection rapprochée. Dès leur entrée, ils se dirigent vers eux.

– Messieurs, bonjour. Nous sommes du GIE. Nous prenons la relève, vous êtes au courant ?

– Oui, on a été prévenus ce matin, on vous attendait, dit le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que sa religion interdit. Champagne et petits fours sont servis par quatre hôtes presque dénudées. Des beau-tés eurasiennes. Ce mélange de sangs mêlés est fabuleux, c'est un pur régal pour la vue et les sens. Brake a les yeux qui sortent de leurs orbites. Les neurones commencent à frétiler. Rodgers donne un petit coup de coude à son pote pour lui rappeler gentiment la mission, celle de protéger leur hôte. En observant la scène, il se demande comment va finir cette soirée. Le prince est accompagné de trois amis face à quatre jeunes eurasiennes. Le compte est bon ! Une fille chacun ! Plusieurs tables de jeux de roulette sont disposées et c'est par plaques de 1 000 euros que le prince couvre les numéros. Les deux guerriers du GIE sont malades de voir tant d'argent sur la table. Risquer de tout perdre en l'espace de deux minutes les choque.

Les filles, câlines et aguicheuses, se lovent contre les hommes. Rodgers se sent mal à l'aise. Il n'a jamais tenu la chandelle et ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer. « Qu'est-ce que je fais là, pense-t-il. Ce n'est pas mon boulot d'assister à des ébats. »

Soudain, des cris retentissent. Les amis du prince sautent de joie car Aziz vient de gagner 50 000 euros. Rodgers a envie de lui dire : « Prends ton pognon et cassetoi ». Au lieu de ça, le prince rejoue et en trois coups, tout est perdu. En deux heures, 350 000 euros se sont évaporés dans les tables du casino. Il fait rapidement le calcul et lâche un juron. Une telle somme correspond à sept années de son salaire. Il est dégoûté. Aziz se lève, son visage n'ex-prime aucun signe d'émotion.

– Je quitte. Demain, revenir. Réserve pour moi, demande-t-il à Rodgers.

Ils sortent discrètement par la porte dérobée. Aziz et ses amis retrouvent les filles dans le hall de l'hôtel de Paris. L'ascenseur est spacieux, mais l'accès est limité à six personnes.

Rodgers suggère au prince de monter avec Brake, lui-même, et deux autres. Aziz accepte en faisant venir les deux plus belles filles. Elles ont à peine 25 ans. L'une d'elles regarde Brake avec un visage angélique. Pendant la montée, il sent son doux parfum. Une idée saugrenue lui traverse l'esprit : « Si le ministre de la Défense était là, il n'arrêterait pas d'éternuer. » Il esquisse un petit sourire. Il lui faut beaucoup de concentration pour penser à autre chose qu'à cette beauté céleste presque collée à lui. Les portes s'ouvrent au huitième et dernier étage.

Aziz prend la parole :

- Demain, courir. 11 heures, Ok ?
- Pas de problème. À demain.

Le lendemain, à 11 heures, Brake et Rodgers attendent dans le couloir, persuadés que le prince ne viendra pas, épuisé par sa nuit de sexe. Mais, surprise, Aziz sort de sa chambre à l'heure. Rodgers apprécie cette attitude, il se sent respecté par le prince. Celui-ci est habillé d'un survêtement Pierre Cardin mauve. Il les accueille avec un grand sourire. La nuit a dû être à la hauteur de ses rêves les plus fous.

- Je commence. Maintenant footing. On prend les marches.

Ils descendent l'escalier, au pas de course. Le Prince veut les impressionner, et se met à vouloir faire un chrono. Trois étages plus bas, il dérape et se prend une bonne gaufre en glissant sur le palier du cinquième. Brake l'aide à se relever mais il ne peut contrôler un petit rictus.

- Toi rire ?
- Pas du tout ! bafouille Brake.

Le prince, l'œil noir, repart prudemment. Rodgers et son complice rient en silence. Ils traversent le hall en trot-tinant sous le regard éberlué de la riche clientèle. Les trois hommes sortent du palace. Le footing commence seulement, mais Rodgers a la sensation que le prince n'en peut déjà plus. La Rolls suit

lentement à distance. On ne peut pas dire que sa foulée soit olympique. À ce rythme-là, autant marcher, mais il leur faut préserver la vanité princière. Ils sont bien obligés de faire croire qu'ils courent eux aussi. Au bout de 5 minutes, Aziz s'approche de la berline :

– Combien de kilomètres faire moi ?

– Plus d'un kilomètre, Votre Altesse ! répond le chauffeur.

Il connaît bien son patron et fait preuve de complaisance. En réalité, ils n'ont parcouru que 500 mètres. L'altesse souffle comme un bœuf et un peu plus loin il s'arrête, les mains sur les hanches. Il souffre, dit-il, d'une « crampe à mollet ». « C'est plutôt une crampe d'estomac qui lui tombe dans les godasses », se dit Rod.

Aziz les invite à gagner le Monte-Carlo Bay Hotel. Ils dégustent un délicieux petit-déjeuner où ils parlent de tout et de rien. Le prince veut savoir comment ils vivent et s'ils sont mariés. En écoutant Brake, il est surpris de découvrir qu'il est toujours célibataire. Rodgers prend la parole et raconte son histoire avec la blonde qui n'aimait pas son appartement. Aziz rit beaucoup. Pour lui, Rodgers est un « good man ». Il leur avoue qu'ils ont quelque chose que les autres gardes du corps n'ont pas. Il rajoute en regardant Rodgers :

– Tu aimes le chinoise ?

– Oui, je aime beaucoup le chinoise !

Il ne peut s'empêcher de parler comme lui et Aziz se met à rire aux éclats. Puis il redevient sérieux :

– Ce soir, je casse le gueule au casino !

Rodgers et Brake sourient. Ils trouvent ce prince de plus en plus sympathique. Il est assez rare que les milliardaires respectent ceux qui les protègent.

Le soir, ils retournent au casino.

Même salon. Champagne, petits fours mais pas d'hôtesse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rodgers. Il se sent impuissant. C'est un grand maigre et son dos est déjà voûté. Ses yeux marron sont recouverts par de fines lunettes. À côté des deux athlètes du GIE, il fait pâle figure. Il prend la parole :

– Je suis ingénieur en informatique. Ma spécialité est de mettre en œuvre un ou plusieurs satellites sur une cible...

Stupéfait, Rodgers ne peut s'empêcher de réagir :

– Et tu voulais commander avec ton diplôme d'ingénieur ? C'est la meilleure celle-là...

Jean-Hubert ne sait pas s'il doit poursuivre. Il est déstabilisé. On ne doit jamais lui parler comme ça. Rodgers pense que dans son service tout le monde doit lui faire des courbettes.

– Bon, allez JH, continue.

– Je... Je vais caler une observation par satellite au-dessus de la boîte de nuit.

– C'est possible, ça ? s'étonne Rodgers.

– Une technique nouvelle, toute nouvelle, révolutionnaire. Le satellite est capable de détecter les mouvements de personnes dans un lieu fermé à partir du moment où ils sont dotés d'une puce. On va donc implanter une puce sur chaque fille. Le satellite les suivra pas à pas sur un écran en trois dimensions. On saura toujours à quel étage et dans quelle pièce elles se trouvent. On pourra aussi les entendre discuter...

– Ben, tu vois, quand tu feras joujou avec ton satellite, j'irai pas te dire comment tu dois faire, car c'est toi le spécialiste. Chacun sa spécialité, n'est-ce pas ?

Jean-Hubert sourit légèrement.

Angela vient de rentrer dans le bureau. Elle fixe Rodgers avec insistance.

– Alors ? interroge ce dernier.

– C'est quoi ces histoires de puces ? Vous allez nous

expliquer un peu ?

Rodgers la rassure :

– Les puces, c’est votre assurance vie pour ne jamais vous quitter des yeux. Si vous avez un problème, on le détectera, on sera sur place dans les trente secondes.

Angela et Céline hochent la tête, pensives.

Jean-Hubert ajoute :

– On va mettre sur écoute tous les téléphones fixes et portables du gérant ainsi que ceux du personnel de la boîte. Angela et Céline devront aussi placer des micros dans l’établissement.

– Il nous faut une planque à proximité, ajoute Rodgers.

– C’est en cours, répond Jean-Hubert, la préfecture de Paris s’en occupe. Dans la matinée, on aura une réponse.

Plus personne ne parle, mais tous se posent des questions importantes. Pourquoi le prince a-t-il été enlevé ? Par qui ? Enlèvement politique ? Enlèvement crapuleux ? Opération terroriste ? Pour l’instant, il n’y a aucun indice. Pourquoi le policier Durand a-t-il été tué ? Est-ce que la boîte de nuit est une piste fiable ? Ils nagent dans le flou et Rodgers n’aime pas ça. Au GIE, il a l’habitude de toujours savoir où il va et qui il doit arrêter. Angela le regarde furtivement. Rodgers admire sa beauté. Il souhaiterait que cette histoire dure. Il voudrait que cette femme lui appartienne. Sa douce voix l’envoûte.

– On est d’accord pour remplir cette mission, précise Angela. J’assurerai le rôle de serveuse et Céline celui de stripteaseuse. Pour placer les micros, pas de problème, on a l’habitude.

Rodgers est béat d’admiration :

– Chapeau Céline pour le rôle que tu as choisi ! Tu sauras faire ?

– Je pratique ça avec mon copain, il adore. Je vous ferai une

démonstration demain, il paraît que je suis assez douée... J'ai une objection à faire : pourquoi le patron de la boîte nuit devrait-il nous embaucher, comme ça, du jour au lendemain ?

La question est d'une logique implacable. Rodgers a envie de la féliciter mais il n'a pas de réponse à fournir. Elle a raison, comment faire ? De nouveau, le silence s'installe dans la pièce. Brake écarquille les yeux. Très concentré, il se lève :

– J'ai une idée. Je ne sais pas si c'est réalisable. Voilà, il suffit d'enlever deux filles qui travaillent actuellement dans la boîte de nuit.

– Brake, mon pote, c'est une idée de génie. On va enlever deux filles de la discothèque. Mais on va le faire chez elles, afin que personne ne se doute de quoi que ce soit. Une serveuse et une strip-teaseuse. On les informera que c'est pour une enquête. Et on les gardera le temps qu'il faudra. JH, tu t'occupes de ça, il faut le faire tout de suite.

– Mais... Ce n'est pas possible ! Il me faut une commission rogatoire.

– Pas besoin de commission rogatoire, on traite en direct. J'ai tous les pouvoirs grâce au ministre. Il n'y a aucun problème.

Il est presque 8 heures du matin, la réunion est terminée. Le prochain rendez-vous est fixé au lendemain. Rodgers fera tout pour gagner du temps et trouver l'endroit de la séquestration du prince. Il est tout à fait apte à résoudre les situations compliquées. Les grandes lignes pour dénouer une prise d'otages sont schématiquement : l'observation, la négociation, la diversion et l'action. Rodgers fera le maximum pour qu'il en soit ainsi.

Il retourne avec Brake à la caserne pour expliquer la situation au colonel Savedje. Celui-ci lui conseille de ménager le ministre :

– Au moindre faux pas, il ne vous loupera pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personne !

– Ah ben ça, je m'en doutais ! Quand tu veux quelque chose toi ! Brake, donne-moi ton portable. Je vais enregistrer les données. Rodgers, enlève tes chaussures et tes chaussettes.

Les trois hommes passent dans un sas avant d'entrer dans une autre pièce. Chacun se coiffe de bonnets blancs de protection. Ils se retrouvent dans un laboratoire où tout est complètement aseptisé. Rodgers s'allonge sur une table.

– Je vais t'implanter deux puces. Une dans chaque talon.

– Deux ?

– Ouais, je veux assurer le coup. Allez Rod, on y va.

Avec un coton imbibé d'alcool, Mike procède au nettoyage de la voûte plantaire. Puis il se saisit d'un pistolet hypodermique spécial. Il prend le pied droit de Rodgers et pose le canon sur le talon. Après une petite pression, l'appareil émet un bruit de cartouche d'air comprimé. Il recommence l'opération sur l'autre talon. Mis à part un petit picotement, Rodgers n'a rien senti.

– Et voilà, les puces sont en place. Elles sont dans la corne de chacun des pieds.

– OK, j'ai compris. Parfait, tu es un chef, Mike.

Le technicien s'installe devant un bureau.

– Maintenant, je vais brancher mon ordinateur au satellite espion. Tu sais que je n'ai pas le droit ? En théorie, il me faut une autorisation judiciaire. Au fait, c'est pour quelle mission ?

– Une prise d'otage, je dois remettre la rançon. Mais ne t'inquiète pas, Mike, j'ai un papier du ministre qui me donne tous les droits. Allez, vas-y, branche ton satellite.

Mike secoue la tête et souffle en pianotant sur le clavier. Sur l'écran apparaît la Terre, matérialisée par des bandes d'abscisses et d'ordonnées. Plusieurs satellites tournent autour.

Il s'adresse à Brake :

– Voilà, j’ai rentré toutes les données. Dans une heure environ, tu vas recevoir un signal sur ton portable. La Terre va apparaître. Tu appuies sur ENTER et tu auras la position exacte de Rodgers comme sur un GPS, mais il faut attendre que les satellites se calent entre eux.

– OK, c’est bon. Il faut qu’on y aille. La taupe va trouver ça suspect si on s’absente trop longtemps.

– La taupe ?

– C’est rien. Trop long à expliquer. Salut Mike, merci et à bientôt !

Rodgers est satisfait, il se sent beaucoup plus confiant. S’il doit remettre la rançon, il a son contrat d’assurance vie. Et en plus, deux agents à son service, Mike et Brake.

De retour à leur planque, ils rejoignent Marcel toujours attentif aux écoutes en cours et Jean-Hubert planté devant l’écran de la télévision. La voix des guerriers du GIE, fait sortir Angela et Céline de leur chambre.

Rodgers a retrouvé sourire et sérénité.

– Je vais vous préparer des pâtes, al dente bien sûr, avec une sauce spéciale, vous m’en direz des nouvelles !

Pendant le repas, ils font le point.

Les filles remplissent parfaitement leur mission. Elles se sont bien intégrées et circulent dans la boîte. Lars a reçu une communication sur son portable, peu de temps après la visite de Rodgers chez le ministre de la Défense. Pendant la discussion, son interlocuteur a précisé : « Dans quelques heures, on sera fixé ». Le portable en question a été localisé à Vannes dans le Morbihan. Rodgers regarde Jean-Hubert avec un grand sourire.

– On est sur la bonne piste. C’est comme à la chasse, il faut être patient. C’est peut-être pour ce soir !

Il n’arrête pas de dire qu’il va se passer quelque chose cette nuit. Il le sent.

Il prépare la voiture avec Brake et dépose des armes sous les sièges avant.

S'ils doivent intervenir dans la boîte de nuit, Jean-Hubert viendra avec eux. Marcel restera devant ses écrans et fera le relais radio.

Rodgers espère qu'ils ne font pas fausse route, mais c'est la seule qu'ils ont. Il suffit d'attendre, d'observer et d'écouter. Les deux GI savent faire, c'est leur travail. Après la technologie des satellites, micros et ordinateurs, c'est au punch de Brake et de Rodgers d'entrer en action.

En revenant du garage, il croise les filles qui s'apprêtent à prendre leur service. Elles sont toutes les deux magnifiques avec leur visage angélique. Il se demande qui peut être la taupe.

Dans l'appartement, Marcel se trouve devant son écran. Comme tous les soirs, il regarde les jeunes femmes discuter avec le portier devant la discothèque. Dès leur entrée, il les suit à la trace. Sur l'écran relié au satellite, il visualise le point vert d'Angela et le bleu de Céline. Un peu las, Rodgers va prendre une douche. Pendant ce temps, Jean-Hubert et Brake discutent autour d'un café :

- Rodgers, c'est un sacré phénomène, non ? interroge JH.
- Sous ses airs bourrus, il a un cœur d'or !
- Il n'aime pas les officiers, hein ?
- Il n'a rien contre. Ce sont les trous du cul qu'il n'aime pas, ce n'est pas la même chose.

- J'espère qu'après cette mission, il me verra autrement.

Le téléphone de Jean-Hubert émet un bip indiquant l'arrivée d'un message :

- Bonne nouvelle, j'ai le nom du mec que Durand a souvent contacté.

- C'est qui ?

- Je ne le connais pas et ça ne va sûrement rien te dire. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

interrogatoires difficiles. Mais personne n'est préparé à supporter une telle violence et une telle humiliation. Elle se dit qu'il vaut mieux mourir d'une balle dans la tête après avoir mutilé ce fumier que de mourir brûlée vive. Dans son désarroi, elle décide de passer à l'action.

Deux niveaux plus haut, Rodgers, essoufflé et grimaçant, regarde Brake qui continue à marcher vaille que vaille. Complices dans la vie de tous les jours, ils sont unis dans la souffrance physique et morale. Le Français pense à la belle Angela. Il s'en veut de n'avoir su éviter ce drame. Il espère arriver à temps pour sauver celle qui compte tellement à ses yeux. Ils n'ont pas eu le temps de se connaître intimement mais il veut à tout prix la sauver.

À genoux devant Karachian, Angela prend son temps pour dégrafer le pantalon de l'ignoble individu. Elle défait doucement la ceinture puis caresse le dessus du pantalon. Son complice regarde le spectacle et rigole par soubresauts convulsifs. La jeune fille relève la tête et s'aperçoit que Karachian a fermé les yeux, prêt à recevoir son dû.

Brake et Rodgers ont atteint le niveau -3. Ils ont l'impression de suivre un parcours du combattant tellement ils ont mal. Ils se déplacent lentement. Ils se rapprochent de leur objectif à petits pas. « Putain de mission », râle intérieurement Rodgers.

Angela a descendu le pantalon de son bourreau. Elle marque un temps d'arrêt et fait une moue de dégoût. La vue de taches jaunes sur le vieux slip sale et l'odeur de chiottes qu'il dégage lui soulève le cœur. Elle n'arrive pas à baisser le torche-cul qu'il a autour du ventre. Elle voudrait gagner du temps, mais elle n'y parvient pas. Elle s'écroule en sanglots.

– Je ne peux pas, je ne peux pas...

Brake et Rodgers arrivent enfin au dernier sous-sol. Ils

aperçoivent au loin les feux arrière de la Mercedes. Rodgers pose son index sur la bouche et indique qu'il ne faut plus parler, ni même murmurer. Ils retirent doucement leurs chaussures. Leur motivation est telle qu'ils ne sentent plus la douleur de leurs blessures. Rodgers a le bras droit commotionné et n'arrive pas à tenir son arme. Ce n'est pas un problème, il se servira de sa main gauche pour la circonstance. En chaussettes, armes en mains, ils avancent en direction de la Mercedes. Leur progression est lente. Quarante mètres les séparent d'Angela et de ses bourreaux.

Karachian ouvre le bidon et le passe sous le nez de l'agent de la DGSE, qui hurle à perdre sa voix.

– Non, non, pas l'essence ! Je vous en prie, pas l'essence !

Rodgers et Brake se figent. C'est la voix d'Angela ! Elle est vivante ! Des frissons parcourent Rodgers de la tête aux pieds. Armé de son puissant 44 Magnum, il est de nouveau confiant. Il constate que son ami ne boite plus. L'espoir donne des ailes et efface les blessures. Ils ne sont plus qu'à 30 mètres des tueurs. Plus ils s'approchent et plus ils sont obligés de se faire tout petits.

Karachian soulève le bidon et le penche dangereusement vers sa victime. Il déverse sur elle la totalité, presque cinq litres. Elle met ses mains sur son visage pour se protéger. Son corps se retrouve totalement aspergé. Karachian regarde la fille avec un sourire cruel. Il sort son briquet, un modèle à alcool d'où dépasse une mèche imbibée. Angela hurle. D'un coup sec de son pouce sur la pierre à feu, Karachian crée une petite étincelle qui enflamme la mèche. Une grande flamme jaune jaillit. Avant de lancer le feu sur Angela, il regarde son complice avec un sourire chargé de haine. Les deux hommes s'écartent en ricanant. Elle sait qu'elle va mourir de la plus atroce façon. Brûlée vive.

Désespérée, à bout de nerf et de force, Angela n'arrive plus à crier.

À quelques mètres de là, tous les sens en éveil, Rodgers s'essuie le visage maculé de sang. Il ne voit plus Angela, dissimulée par une voiture. Il vise l'arrière de l'épaule de Karachian. Il pourrait pointer son arme sur sa tête mais il n'a pas été formé pour cela. Il n'est pas un tueur. Entre deux véhicules, il prend la position du tireur de précision. Il souffle lentement en prenant sa visée. Action du doigt sur la détente. Il appuie doucement, doucement... Brake fait de même en visant sur Fredo. Rodgers aperçoit tout à coup le briquet allumé dans la main de Karachian. Que fait-il avec ça ? Il ne comprend pas. Il ne voit toujours pas Angela. Il se souvient que tout à l'heure, Lars a parlé d'incendier la fille. Rodgers a un horrible pressentiment. C'est le moment d'agir.

Le briquet allumé, l'infâme Karachian lève son bras.

Une pression de quelques grammes supplémentaires, et la balle accompagnée d'une déflagration sourde fonce sur sa cible. La balle de plomb part à une vitesse phénoménale. Comme dans les films, il imagine la trajectoire de son projectile qui vient se loger à l'arrière de l'épaule droite de Karachian, celle qui tient le briquet. Mais là, on n'est pas dans un film. Les quinze grammes de plomb, partis à plus de cinq cents mètres par seconde sont eux, bien réels. Les cent vingt kilos du policier ripou ne sont rien par rapport à la force phénoménale que représente la balle du 44 Magnum.

Le corps de Karachian part vers l'avant tel un pantin désarticulé, comme percuté par un bélier. Il s'écroule au sol et glisse sur le côté, inanimé. Le briquet tombe à côté d'Angela. Horrifiée, elle ne peut quitter des yeux la flamme qui ne s'éteint pas.

Elle ne comprend pas ce qui se passe.

Fredo se retourne. Il sort son arme et vise Rodgers, mais Brake tire sur lui et fait mouche. Son bras est touché. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Prêts à foncer avec leur chef pour délivrer Aziz. Ils vont engager leur vie. Même si l'entraînement et la fraîcheur physique en font des combattants exceptionnels, ce sont avant tout des hommes sains et lucides. Les regards sont graves et concentrés. Certains ne parlent plus, d'autres ont besoin de s'exprimer et d'évacuer leur stress.

8h45. La radio du GIE crache :

– Aziz, localisé. Aziz, localisé. Premier étage. Pièce numéro quatre, pièce numéro quatre.

Rodgers prend la parole.

– Grâce à la caméra thermique, nous savons où se trouve Aziz. Six individus armés naviguent dans la maison. Attention, d'après nos informations, nous avons affaire à des mercenaires et à deux anciens légionnaires. Nos tireurs terminent leur mise en place. Dès qu'ils sont prêts, on fonce.

Les hommes embarquent à bord des hélicoptères. Ils effectuent les mêmes gestes : enfiler la cagoule, mettre le casque et des gants, vérifier une dernière fois l'armement et les munitions. Les turbines se mettent en route, les pales commencent à tourner dans un bruit familier, les hélicoptères décollent. Jean-Hubert et Céline font un signe de la main à Rodgers, qui lit sur le visage de la jeune fille un profond sentiment d'inquiétude. Il sourit en pensant qu'il l'avait soupçonnée d'être la taupe.

9h15. Il reste trois quart d'heure, c'est court. Très court. Avant toute chose, il faut neutraliser le maximum de ravisseurs. Ce n'est pas gagné.

Assis dans le cockpit, Rodgers règle la fréquence radio. Le pilote est un professionnel hors pair : missions au Pakistan, en Afrique, en Irak et en Afghanistan. Ah, ça y est, ils aperçoivent la falaise au loin...

Rodgers observe la trotteuse quelques instants. Il se lève et

fait un signe de la main. Bientôt, ils arriveront à destination. Pour l'instant, ils ne voient pas grand-chose. Ils découvriront les lieux au tout dernier moment, avec de possibles surprises, comme cela est le cas dans certaines interventions. Les hommes doivent s'adapter.

Le vol se fait au ras de l'eau. Les portes des hélicoptères sont ouvertes, l'impression de vitesse est incroyable. Rodgers est en admiration devant le pilote. Maintenant, il aperçoit nettement la falaise. Elle est impressionnante de hauteur. Les hélicoptères vont d'abord se placer en bas, en position stationnaire. Le pilote se tourne vers Rod et lui fait un signe disant que tout est normal. Rod retourne dans l'habitacle. Ses hommes le regardent, ils savent que l'action est imminente.

Le pilote prend la parole :

- Rodgers, contact falaise ! Prêts pour effectuer la dépose !
- Bien reçu. On attend.

Savedje, Marcel et Hervé ont également reçu le message. Hervé, le responsable des tireurs, recueille toutes les informations utiles. Distance. Vitesse du vent. Configuration du terrain.

Les neuf tireurs sont placés à la lisière d'un bois, parfaitement invisibles. Reliés par radio, ils reçoivent les informations en temps réel. Dans leur lunette, ils voient en rouge la distance : 314 mètres. L'un d'eux aperçoit un homme en arme se déplacer à l'intérieur de la maison. Leur mission est de neutraliser au minimum trois terroristes en tirant dans les fenêtres au même moment. Ils sont entraînés à ce genre de tir. Pour réaliser une opération aussi parfaite, il faut que le tireur fasse corps avec son arme. Grâce à d'interminables séances d'entraînement, les snipers du GIE sont très performants. Ils sont capables d'opérer quelles que soient les conditions météorologiques, de jour comme de nuit.

Pour l'instant, seules deux cibles sont dans la ligne de mire. Pour que la synchronisation soit parfaite, Hervé fait répéter le code de tir.

- Tireurs, lancez le code.
- Alpha, prêt !
- Bravo, prêt !

Chaque tireur est appelé par une lettre de l'alphabet radio : Alpha, Bravo, Charlie, India...

Marcel et Daniel Savedje observent ce rituel avant chaque tir opérationnel. Ce tir est dit « commandé », le chef de tir s'assure que tous les tireurs aient en visuel dans leur lunette la ou les cibles. C'est lui qui donne le feu vert pour qu'ils appuient en même temps sur la détente.

- India, prêt !
- Les tireurs n'ont que deux cibles en vue ! Annonce Hervé à l'intention de Rodgers.

Dans les hélicoptères, les hommes reçoivent l'information dans leur écouteur : l'assaut sera déclenché à 10 heures précises. Ou avant si tous les ravisseurs sont dans la lunette des tireurs. Mais il ne faut pas trop rêver.

9h40. Le colonel Savejde est sur place, à plat ventre, il regarde sa montre. Il souffle d'impatience. La concentration des tireurs est extrême. Ils sont immobiles, figés comme des momies. La tension est à son comble.

9h55. Dans l'hélicoptère, les hommes regardent Rodgers. Ils sont comme lui, dans l'expectative. Il ordonne l'ouverture de la trappe centrale pour préparer la descente. La corde lisse est fixée à un crochet au plafond de l'hélicoptère. Elle est enroulée tel un anaconda, prête à être jetée par l'ouverture ventrale du Puma.

10 heures. Les tireurs ne voient que deux terroristes dans le salon. Ils sont debout et discutent. À plusieurs centaines de mètres de là, Hervé, équipé de ses puissantes jumelles, distingue

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Habituellement, il n'y en a qu'un !

– Effectivement... murmure Brake qui connaît la raison de ce double signal.

Rodgers s'est obstiné à garder secrète l'implantation des puces. Même Savedje n'est au courant de rien. Il n'a confiance en personne, sauf en Brake.

– La partie commence, murmure ce dernier.

Rodgers ne connaît pas sa destination. Il craint pardessus tout d'être arrêté par la police ou la gendarmerie pour un banal contrôle. C'est pourquoi il ne dépasse pas les 130 kilomètres heure. Il a le temps d'analyser tout ce qui s'est passé depuis hier. Il a l'impression d'avoir rêvé tant le scénario est incroyable : l'intervention dans la boîte de nuit, la course-poursuite dans les rues de Paris, l'accident, la fusillade dans le parking, l'assaut de la villa en Bretagne, la visite à l'hôpital... Il se sent responsable de la blessure d'Angela mais ne regrette rien, la tactique était la bonne. Angela va guérir mais dans quel état ? Aura-t-elle retrouvé toutes ses facultés ? Lui en voudra-t-elle ? Ces questions le taraudent. Il va encore s'exposer physiquement pour sauver quelqu'un qu'il connaît à peine. Il commence à en avoir marre. Il aspire à plus de tranquillité. Il rêve d'une vie avec Angela, dans une grande maison, au pied des montagnes de sa région natale, le Dauphiné. Il en est de plus en plus persuadé : elle est la femme de sa vie.

Le voyage passe assez vite. Les villes défilent : Auxerre, Beaune, Mâcon... Il arrive au péage de Villefranche-sur-Saône. Au moment où il paie son ticket d'autoroute, le téléphone sonne.

– Allô ?

Toujours la même voix :

– Tu sors de l'autoroute et tu te gares sur le premier parking à droite. Tu verras un camion est équipé pour accueillir ta

voiture. Fais-la monter dedans et jette ton téléphone portable.

Rodgers obéit. Au bout de quelques minutes, il aperçoit le parking, le gros camion et ses deux rampes permettant d'accéder à l'intérieur.

Il regarde autour de lui sans voir personne.

Il obéit aux ordres, la voiture monte puis, dans son rétroviseur, il distingue la silhouette de deux individus fermant la porte. Le voilà dans le noir. Il allume le plafonnier et place un CD de Brel, son chanteur préféré. Lui, au moins, n'a pas hérité de cordes vocales au rabais. Pas besoin de monter le son pour l'entendre.

Le camion démarre et roule une quarantaine de minutes. Puis la porte s'ouvre. Une voix s'écrie :

– Descends !

Rodgers s'extirpe de son véhicule et s'avance vers l'arrière du camion. Devant lui, une douzaine d'hommes lourdement armés. L'un deux, la quarantaine athlétique, monte dans le poids lourd et fixe Rodgers avec des yeux perçants. Il ressemble un peu à Brake, version truand :

– Mon nom est Manuel. Descends ! lui dit-il sèchement.

Rodgers saute du camion, il fait face aux hommes sans baisser les yeux. Il se trouve dans un immense hangar fermé.

– Tu es bien arrangé, crie Manuel. Tu t'es battu ou quoi ?

– Un accident de voiture hier.

– Fouillez-le.

Deux hommes s'approchent et exécutent les ordres. Les autres sortent la voiture du camion. Les sacs sont extirpés du véhicule. Les truands sont excités par le pactole.

– Videz les sacs et passez tout au détecteur, y compris notre otage, exige Manuel.

Après une fouille minutieuse et brutale, deux hommes attachent les mains de Rodgers dans le dos.

– Rien sur lui ! Pas de micro, pas de puce. Mais la voiture est balisée et on a découvert un vieux flingue sous son siège.

– C’est bizarre ! Tu n’as pas de puce implantée ? demande le chef.

– Je ne voulais pas me faire charcuter en arrivant ici.

– Tu as bien fait, c’est mieux pour toi.

Les hommes s’activent. L’argent est transvasé dans de grosses cantines de métal. Trois Mercedes identiques à celle de Rodgers sont alignées. Dans chacune d’elles, les truands déposent des sacs balisés remplis de papier. « Malins », se dit Rodgers. Une vieille Ford break se gare. Les cantines remplies des vrais billets sont chargées dans cette voiture. Manuel prend la parole :

– Il fait nuit, c’est parfait ! Que les Mercedes sortent par l’entrée principale et s’éparpillent dans la nature. Les flics ne vont pas savoir où donner de la tête, ils vont suivre plusieurs voitures en même temps.

Puis il regarde fixement l’officier du GIE.

– Nous, on va faire une petite balade. Je te garde vivant pour l’instant. Tu pourras peut-être nous servir si ça tourne mal.

Rodgers voudrait lui répondre mais il préfère la fermer, bien qu’il ait une forte envie de lui mettre une droite pour enfoncer le tarin dans le cerveau. C’est sûr qu’il aurait une autre gueule après. « Il me garde vivant ! Tant mieux pour moi, pense Rod, mais grave erreur pour lui. » Pas de dialogue, pas de concession, il faudra frapper plus vite et plus fort qu’eux. Il sait qu’il devra tuer Manuel, il est déjà prêt mentalement.

Il est déposé pieds et mains liés dans le coffre d’une Nissan et c’est dans cette inconfortable position qu’il va partir pour une destination inconnue.

La porte se ferme, la voiture démarre. Il est bien secoué.

Marcel et Jean-Hubert sont garés discrètement à quelques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ses décisions. Encore moins contre celles qui datent de plusieurs années.

Rodgers le regarde avec tristesse, il savait que c'était mission impossible, mais il a osé demander. Il en tire déjà une profonde satisfaction intérieure.

– Merci, monsieur le président pour votre visite.

Rodgers détourne la tête, il regarde par la fenêtre. Le président reste là, planté, sans réaction. Il est pris de court, comme monsieur tout le monde. Il reste une bonne minute immobile et silencieux. Puis il balbutie des salutations et sort sur la pointe des pieds. Rodgers l'a senti gêné et impuissant.

Le président sait maintenant ce que pense l'ancien du GIGN. L'Europe commande tout. C'est une poignée d'énarques, de technocrates, de pseudo-intellectuels au service de la Grosse Berta, une organisation sans cœur, sans sentiment.

« Le GIGN n'est pas mort car il est en chacun d'entre nous ». Cette pensée réchauffe le cœur de Rodgers.

Quelques semaines plus tard, ce dernier rend visite à Angela en convalescence chez ses parents près d'Annecy. Ils habitent dans un beau chalet savoyard à proximité d'une forêt immense. Rodgers trouve sa splendide guerrière en forme. Elle a bien récupéré. Ses parents sont charmants. Ils le considèrent comme un chevalier parti sauver sa princesse. Il les remercie et leur confie qu'il est un drôle de chevalier.

La soirée se déroule en bonne compagnie, simple, légère, chaleureuse. Le moment est venu de se coucher. La maman d'Angela le conduit dans la chambre d'ami. Rodgers la remercie, un peu contrarié, il pensait qu'il dormirait avec sa chérie. La chambre de cette dernière n'est pas loin, mais le parquet craque au moindre pas.

En sortant de la salle de bain, nu comme à son habitude, il se dirige vers sa chambre. Il se demande comment rejoindre sa

bien-aimée sans faire de bruit. À sa grande surprise, il aperçoit Angela dans son lit.

Ils s'étreignent. C'est un corps à corps sans fin, une joute tendre et intense. Que c'est bon d'aimer et d'être aimé ! Il vit à cet instant les meilleurs moments de sa vie sentimentale. Maintenant, il sait enfin ce que signifie le mot amour.

De retour à Paris, tous deux évoquent l'avenir. Après mure réflexion elle va se mettre en disponibilité. Et lui, plus que décidé à prendre sa retraite. Au ministère de la Défense, ils remplissent toutes sortes de formulaires. Quelques coups de tampons, des signatures à apposer et c'est fini. Dans l'un des bureaux, un jeune commandant binoclard, demande à Rodgers pourquoi il prend sa retraite.

– Pour ne pas être commandé par des Gugusses comme toi !

L'officier le regarde avec une tête d'ahuri. Rodgers sourit. Il sort de la poche intérieure de sa veste un stylo roller. C'est un grand moment pour lui, car il s'apprête à parapher le document qui validera définitivement sa demande de mise à la retraite. Au moment où il pose au bas de la feuille la pointe du stylo, son téléphone se met à vibrer. Sur l'écran tactile, deux mots.

– C'est « le poulpe » ! Dit-il, à l'intention du commandant.

Sous le regard interloqué du militaire, Rodgers, lit le message du ministre.

Pensif, il sort du bureau sans avoir signé le formulaire...

Remerciements

À Pierre MARTINET, sans qui ce roman n'aurait jamais existé.

À Fanfan, ma première lectrice, mon adorable épouse.

À Christophe FERRÉ pour son aide précieuse.

À Alain GENTILLON pour ses dialogues imagés.

Table des matières

Préambule

Al-Qaïda ensanglante l'Europe

Le forcené de Fontainebleau

Au quartier général du GIE

Un ministre en maillot de bain

La cible

Un gangster dans un trou normand

Un prince menacé de mort